

A M B A I

DE
HAUTE
LUTTE

*Nouvelles traduites du tamoul (Inde)
par Dominique Vitalyos
et Krishna Nagarathinam*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Publié avec le soutien financier de la Sahitya Akademi.
Publié avec le soutien financier de la National Book Trust India /
Programme d'aide à la traduction (NBTFAP).



© C.S. Lakshmi, 2007.

Published in arrangement with Kalachuvadu Publications Pvt Ltd.

© Zulma, 2015, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *De haute lutte*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

z

Le manuscrit

Une enveloppe timbrée à son nom était posée à plat sur le bureau. C'était probablement sa mère qui, rentrée de l'université plus tôt que d'habitude, l'avait apportée. Chentamarai se dirigea vers la fenêtre et souleva les lattes des volets en bois pour jeter un coup d'œil au-dehors. Sa mère traversait la pelouse de son pas vif coutumier. Elle avait troqué le sari pour un salwâr-kamîz plus confortable, jaune d'or, jaune abeille.

Revenue à son bureau, Chentamarai remarqua, sous un petit oiseau aux ailes déployées en terre cuite, le mot de sa mère écrit à l'encre noire d'une plume épaisse : « Je reviens à huit heures. Nous ferons à manger ensemble. »

La provenance de l'enveloppe la surprit : c'était un courrier du Comité organisateur de la Journée commémorative du poète Muttukumarân ! Au-dessus de l'adresse de l'expéditeur figurait un petit portrait photographique de l'homme, yeux perçants, lèvres pincées, moustache fournie, cheveux longs, décoiffé.

Le comité l'invitait au titre de parente proche dudit poète, éditrice d'une revue scientifique, à

participer à ces commémorations, qui verraient la parution du volume de ses œuvres complètes. Ils s'étaient donné beaucoup de mal pour retrouver sa trace, ajoutaient-ils en se permettant d'insister pour qu'elle leur fasse l'honneur d'accepter.

Elle se retourna vers la fenêtre et regarda par un interstice du volet. Tel un petit point jaune en mouvement à l'autre bout de la pelouse verte, la silhouette de sa mère s'éloignait.

À l'âge où elle allait encore à l'école, il y avait chez elle un miroir ovale pivotant, encadré de bois ciselé, posé sur la commode où elle rangeait ses vêtements. Deux petits tiroirs aux poignées de laiton rutilantes y étaient accolés de part et d'autre. Elle s'amusait à l'incliner vers le haut sur son axe horizontal, puis à le ramener prestement en position verticale pour se poster face à la glace d'un geste vif, avec une expression farouche. Un visage à trois yeux. Elle s'essayait à prendre la physionomie qui serait la sienne le jour où, debout sur une tribune, elle tonnerait contre les injustices, foudroyant du regard les individus qui suçaient le sang du peuple opprimé.

Parfois au contraire, elle s'approchait du miroir à pas lents, cultivant une expression sereine. C'était son regard « yogique ». Un regard à pros-

terner les autres à ses pieds. Elle avait souvent l'impression qu'un jour, d'une manière ou d'une autre, elle attirerait tout le monde à elle.

Il arrivait qu'au cours de ces répétitions elle aperçoive le reflet de sa mère dans un coin du miroir. De retour de l'université, un grand sac en cuir pendant à son épaule, elle regardait sa fille, un sourire aux lèvres. Alors Chentamarai se tournait vers elle en riant.

— Qui es-tu, aujourd'hui ? lui demandait sa mère.

Elle avait le choix entre de nombreuses personnalités : poètes, artistes, écrivains, elle les incarnait tous, hommes et femmes. Un jour Lopâmudrâ, le lendemain, Nakkîran, un jour Auvaïyâr, le lendemain Pâri, Bhârati ou Akkamahâdevi. Vînai Dhanammâl ou Varadachari le Tigre, Begum Akhtar, Bhimsen Joshi, Siddhesvari Devi. Paluskar le lendemain. Ou Jikki. Ou encore Raghunâth Panigrahi. Un jour Lorca. Un autre jour Sylvia Plath. Tous ces individus, c'était sa mère qui les lui avait fait connaître.

Elle était professeur d'anglais à l'université de Bénarès. Ses fonctions de responsable du département l'obligeaient à travailler de longues heures en dehors de ses cours et il était souvent tard lorsqu'elle rentrait le soir.

À la sortie de l'école, Chentamarai allait marcher le long du Gange. Les bras déployés

comme des ailes, la tête rejetée en arrière, elle courait en regardant le ciel. Parfois, elle heurtait quelqu'un de plein fouet, mais personne ne lui en faisait reproche. «*Beti, sambhalke*, lui disait-on dans un sourire. Regarde où tu vas. »

Elle connaissait tous les secrets du fleuve et de sa rive nord sur laquelle la ville était bâtie. Ses crocodiles, sa malpropreté, son impureté. Les habitués qui s'immergeaient dans ses eaux. Elle connaissait l'astuce qui consistait à jeter un jeune fils longtemps désiré dans le Gange avant de l'en retirer vivant, dans l'espoir de le dérober à l'attention de Yama, le dieu de la Mort, en lui faisant croire que l'enfant, noyé, lui appartenait déjà.

Dans ses marches quotidiennes sur la berge du fleuve, elle croisait les riverains – les ascètes itinérants, les veuves qui attendaient la mort, les prêtres à leurs rites et parfois, adossée contre un pilier de temple, une de ces vieilles femmes qui dix ou vingt ans plus tôt avaient chanté à la cour des princes, interprétant avec abandon une thumri à vous briser le cœur. Elle tenait des riverains ce qu'elle savait de ces personnes. On les voyait parfois, pendant les fêtes du fleuve, voguer à plusieurs en barque sur le Gange et chantant. Chacune d'elles, lui avait-on dit, était identifiable à sa voix.

Chentamarai s'était rendue sur les ghâts où l'on brûle les morts. Un jour, debout à quelque dis-

tance, elle avait assisté à la crémation d'une veuve, reconnaissable au sari blanc qui l'emmaillotait, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que cendre de son corps. Cette femme était-elle venue mourir à Bénarès ou avait-elle résidé dans un ashram local ? Elle n'en savait rien. Une bruine tombait, mouillant ses vêtements, tandis qu'elle regardait le feu dévorer le linceul.

Ce jour-là, elle avait écrit un poème et l'avait montré à sa mère, qui l'avait trouvé bon.

Au début, Chentamarai suivait scrupuleusement les règles de grammaire que sa mère lui avait inculquées dès l'enfance. Celle-ci lisait de la poésie moderne qui faisait fi de ces conventions, mais quand sa fille lui demandait pourquoi elle n'avait pas le droit, elle aussi, de déroger aux contraintes formelles, elle lui répondait qu'il fallait connaître les règles à la perfection pour les transgresser. On ne pouvait violer une frontière sans en avoir d'abord fixé le tracé.

En de rares occasions, tard dans la nuit, sa mère chantait un extrait du *Tiruvâsakam*, le recueil de poèmes dévotionnels de Manikkavâsagar, ou bien, tiré du *Tirupulambal*, le poème qui commence par : « *Uttarai nan venden, ûr venden, per venden.* Je n'ai nul besoin de famille, de village ou de nom. » Ou encore un passage du *Tiruchatakam* : « *Vâzhginrai vâzhâda nenjame.* Ô mon cœur, qui

bats, mais ne vis pas. » Peut-être choisissait-elle ce dernier pour l'image finale de « l'océan sans borne de la détresse, *avala kadalâya vellatthe* », elle qui aimait tant la mer. Exception faite de la dévotion profonde qui émanait de ces chants, Chentamarai ne l'avait jamais vue manifester de religiosité, effectuer une pûja ou se rendre au temple. La tendresse qui se dégageait du *Tiruvâsakam* lui parlait, disait-elle. Elle s'émerveillait de la puissance des assonances, des mots répétés à peine transformés. Elle prenait plaisir à répéter : « *Nekku nekkul uruki uruki...* Fondant, fondant jusqu'au fond du cœur. »

Son nom était Tirumakal, mais tout le monde l'abrégeait en Tiru. Parfois, Chentamarai se plaçait derrière le dossier de sa chaise et nouait les bras autour de son cou en l'appelant « Tiru-Tiru ». Quand sa mère levait les yeux vers elle, elle lui disait : « Tu aimes les répétitions, non ? » Et elles riaient en chœur. À cet âge, son imagination était entièrement tournée vers la poésie et les réflexions qui s'y attachent. À ses deux jeunes seins qui pointaient, elle avait donné les noms d'Angavai et de Sangavai, les deux filles de Pâri, un roi de jadis, ami d'une poétesse.

Au cours de leurs promenades fréquentes le long du Gange, sa mère lui avait appris des poèmes de différents auteurs. Elle lui avait suggéré un jour de se poser une question précise : peut-on, les

doigts plongés dans le feu, ressentir du plaisir ?

« *Tunpam nerkayil, yâzheduttu nî...* Lorsque le chagrin monte en toi, prends ton yâzh... » était une des chansons favorites de Chentamarai à cette époque. Sa mère l'interprétait à la perfection. Et tandis qu'elle chantait dans le soir, à l'écart de l'animation, avec pour arrière-plan les lampes dansant sur le fleuve, sa fille, prise d'une sorte d'ivresse, se représentait un homme oppressé par un lourd chagrin à qui elle offrait en réconfort la musique de son yâzh. Un jour, elle avait confié ces images à sa mère, qui avait éclaté de rire. Chentamarai s'était-elle jamais figuré qu'un homme pût lui jouer de la musique pour dissiper son chagrin et lui apporter de la joie ?

— Non.

— Demande-toi pourquoi...

Elle racontait souvent à sa fille des épisodes de la vie des poètes. Il existait une profusion d'anecdotes au sujet de Bhârati, notamment. Il jetait aux moineaux le riz que Chellammâl, sa femme, devait quémander aux voisins pour leur éviter de mourir de faim. Il avait donné un jour à un mendiant le manteau tout neuf qu'un tailleur avait confectionné à ses mesures. Il fumait du haschich. Il avait déclaré : mon travail, c'est la poésie. Sa fille avait écrit sur lui une biographie que Tirumakal avait offerte à Chentamarai pour un de ses anniversaires, avec l'ensemble de ses poèmes. Quant à

Bhâratidâsan, un des disciples du poète, éditeur de la revue *Kuyil*, il vivait séparé de sa famille. Il avait fait une scène lors du festin de mariage de sa fille, ordonnant à grands cris qu'on lui prépare un œuf dur sur-le-champ.

Amma lui avait aussi appris que Sylvia Plath s'était suicidée en plongeant la tête dans un four à gaz, et qu'Anna Akhmatova s'était tenue des mois durant devant la prison de Léninegrad. Loin d'évoquer de pâles figures historiques sans consistance, elle parlait de ces femmes avec force détails comme si elle les connaissait personnellement.

Le soir, sur son lit, Chentamarai s'allongeait, la tête sur un coude dans la posture de Ranganâtha, et tentait d'imaginer un homme assis face à elle, jouant du yâzh pour son plaisir. Ce n'était pas facile. Elle se représentait de même Bhârati allant mendier du riz à ses voisins et Chellammâl, heureuse, lui prenant les grains des mains pour les lancer aux oiseaux. Pourquoi, se demandait-elle, un geste qui ne soulève aucun tollé lorsqu'il est accompli par un homme passe-t-il pour acte de pure folie de la part d'une femme ?

Un jour, par extraordinaire, on avait donné *Karnan*, un beau film ancien, au cinéma du quartier. Durant tout le temps où Devika interprète une chanson d'amour, Sivaji Ganesan, dans le rôle de Karnan, reste assis, très raide, une main sur la cuisse. Est-ce parce qu'il joue un personnage de

guerrier ? se demandait Chentamarai. Alors que Devika virevolte autour de lui tel un papillon, Sivaji Ganesan arbore, en fait de sourire, le rictus qui crispe les lèvres quand on presse en vain un tube de dentifrice vide. Si les représentants du genre masculin peuvent s'adoucir, s'attendrir et fondre dans l'ardeur de la dévotion, pourquoi le même abandon leur est-il impossible dans l'amour ? Chentamarai prit ce jour-là une décision irrévocable : elle ne prendrait jamais au sérieux que les hommes capables de fondre de tendresse. *Nekku nekkul uruki uruki*. De fondre jusqu'au fond du cœur.

Les amis de sa mère, hommes et femmes, qui se rassemblaient chez elles le vendredi soir, étaient pour la plupart des poètes et des écrivains. Lors de ces réunions, on lisait des nouvelles et des poèmes en différentes langues, que l'on traduisait ensuite. Certains vers s'étaient ainsi gravés dans sa mémoire. Ils l'accompagnaient le matin au réveil, le soir pendant ses marches le long du fleuve, ou la nuit avant de dormir, quand elle fermait les yeux. Ils voletaient, légers, dans son espace intérieur tels des rubans à ses cheveux puis, sans crier gare, se faisaient pesants comme des balles en plomb. La poésie, c'est à ça qu'on la reconnaît, répondait sa mère quand elle lui faisait part de cette impression.

Le comportement et la conversation des

membres de l'assemblée paraissaient parfois étranges à la fillette. Un jour, par exemple, un poète bengali était tombé littéralement aux pieds de Tirumakal en s'écriant : « Mâ ! » L'homme était follement épris de sa mère, lui avait expliqué un des étudiants de celle-ci. Chentamarai avait alors interrogé la principale intéressée. Selon Tirumakal, il n'en était rien, la femme que cet homme vénérait était le pur produit de son imagination.

Pourquoi dans ce cas ne lui avait-elle pas demandé de mettre fin à ses apparitions régulières ? avait insisté sa fille.

— Parce qu'il écrit des poèmes de qualité.

— Tu aimes sa poésie de la même façon que celle d'Appa ?

— Il était plus facile de vivre avec la poésie de ton père qu'avec le poète qu'il était.

Tirumakal avait traduit toute la poésie de Mutukumaran du tamoul en anglais. Dans ses interventions lors de conférences sur les poètes de langues indiennes, elle citait son nom et lisait ses poèmes. Certains, dans l'auditoire, échangeaient des regards ou se poussaient du coude, mais elle poursuivait comme si de rien n'était.

Une fois absorbée dans son travail, rien ne pouvait plus l'en distraire. Elle restait sans sortir, sans cuisiner ni prendre de douche. Les cheveux noués en chignon serré au sommet du crâne à la façon de l'ascète Nârada, livres et papiers épar-

pillés autour d'elle, elle répondait d'un vague « Mmm... » à tout ce qu'on pouvait lui dire. Un jour, pour en avoir le cœur net, Chentamarai lui avait dit : « Amma, je vais mourir. » « Mmm... » avait marmonné sa mère. Lorsque sa fille le lui avait relaté plus tard, elle s'était contentée de rire en disant : « J'ai fait ça, moi ? »

C'était Chentamarai qui obligeait sa mère à manger en lui apportant des biscuits et des fruits. Dès son retour de l'école, elle préparait du thé. Tirumakal lui lisait n'importe quel extrait de ce qu'elle venait d'écrire, fût-ce un passage d'article universitaire. Chentamarai ne comprenait pas toujours de quoi il était question, mais elle aimait l'écouter. Elle s'était portée volontaire pour l'assister dans de petits travaux, consulter le dictionnaire, chercher dans des livres les références à préciser, changer le ruban de la machine à écrire. Au sortir de son travail, le visage de Tirumakal rayonnait comme si elle s'éveillait d'une méditation. Elle s'asseyait dans un fauteuil, regardait par la fenêtre, dénouait sa chevelure. Parfois, au crépuscule, on ne distinguait plus d'elle que son ombre, des contours qui de ses tempes à la pointe de ses cheveux se détachaient sur un doux liseré de lumière. Dans ces instants-là, la jeune fille se prenait à aimer sa mère encore plus fort.

Celle-ci restait assise ainsi un moment, puis sa voix montait pour l'appeler par son nom entier :

— Chentamarai...

Elle accourait. Le visage illuminé par un sourire, penchant la tête de gauche et de droite, sa mère disait :

— On prépare quelque chose à manger ?

Elle répondait du même mouvement de tête. Puis toutes deux discutaient sérieusement du menu. Des pois ? Pas question, trop longs à écosser. Pas de curry de poisson, elles n'avaient pas acheté les ingrédients. Pas de parâtha non plus, il aurait fallu pétrir la pâte. Restait-il du lait ? Du yaourt ? Et ainsi de suite. À bien regarder, le débat n'était pas vraiment nécessaire. Elles finissaient le plus souvent par se décider pour un curry d'œufs accompagné de riz. Sa mère aimait cuisiner en tenant compte de la couleur. Quand elle disposait les plats sur la table, le riz blanc et les tranches de carotte orange voisinaient avec le rouge clair du curry d'œufs, le vert éclatant du chutney à la menthe et à la coriandre, le blanc du yaourt aux légumes verts. Les couleurs, à elles seules, mettaient l'eau à la bouche. Le visiteur qui entraît par chance ce jour-là pouvait s'attendre à un bon repas.

Ce visiteur se présentait souvent sous les traits de Mohan Gupta, chargé de glaces et de sucreries. C'était un auteur reconnu ; ses pièces sujettes à controverse étaient jouées dans bon nombre de villes, commentées, discutées pour leur struc-

ture, son usage de la langue, son point de vue sur les relations humaines. Il entamait de longues discussions avec Tirumakal, assis dans sa chambre en sa compagnie, et ne partait que très tard, à une ou deux heures du matin. Un jour, Chentamarai, venue poser une question à sa mère, avait surpris des bribes de conversation en anglais. Mohan Gupta demandait :

— Tiru, je peux venir habiter avec toi ?

— Non, c'est impossible.

— Pourquoi ? Crois-tu que tous les hommes se comportent comme Muttukumaran ?

Un long silence avait suivi. Puis sa mère avait repris la parole d'une voix très douce, en traînant un peu sur la prononciation anglaise :

— Mohan, je me suis battue pour recréer un monde où nous puissions vivre, Chentamarai et moi. Tu ne peux pas imaginer combien j'ai souffert. Ma vie est plus mouvementée que n'importe laquelle de tes pièces. Pour fonder un foyer libre, débarrassé de Muttukumaran et de ses semblables, j'ai dû traverser des épreuves... l'hôpital...

Sa voix s'était brisée.

— Tiru, je t'en prie, avait soufflé Mohan sur un timbre rauque.

Chentamarai, faisant volte-face, avait regagné sa chambre.